

CLARKE
RÉPONSE
DU GÉNÉRAL SARRAZIN

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

misc. A-52.362

Di

7.



Palchetto

.º d'ordine 32.

NAZIONALE

BIBLIOTECA

**B. Prov.
Miscellanea**

VITTORIO E.M. III

**A
52
362**

NAPOLI



678463
SBN 1.3

RÉPONSE

DU

GÉNÉRAL SARRAZIN

AU RAPPORT FAIT

AU GÉNÉRAL BONAPARTE

PAR

LE GÉNÉRAL CLARKE,

MINISTRE DE LA GUERRE.



A LONDRES,

Imprimé pour l'Auteur, par R. Juigné, 17, Margaret-st. Cavendish-sq

Se vend chez tous les Libraires.

1810.

77 78 79 80

81 82 83 84

85 86 87 88

89 90 91 92

93 94 95 96

97 98 99 100

101 102 103 104 105 106 107 108

109 110 111 112 113 114 115 116

117 118

RÉPONSE, &c.

Le Général Sarrazin au Général Bonaparte.

Londres, le 21 Juillet, 1810.

GÉNÉRAL,

J'ai lu avec autant d'attention que d'étonnement un rapport me concernant, inséré dans le *Moniteur* du 4 Juillet courant.

Vous ne citez que mon mémoire du 23 Frimaire, an XIII, je vous en ai cependant adressé au moins vingt. Le dernier, en date du camp de Boulogne, du 27 Août, 1809, contient quatorze pages, tandis que celui dont vous parlez n'en contient que quatre.

Puisque vous m'avez réformé à l'armée d'Italie, sur de simples soupçons, pourquoi m'avez-vous conservé à l'armée de Brest ? Quand on veut être cru, il faut au moins être conséquent, et conserver la vraisemblance.

Quiconque lira votre rapport avec réflexion, ne verra dans le cri d'indignation dont vous parlez, qu'un cri de rage de ce que j'ai réussi à échapper à vos bastilles.

Vous avez provoqué mon vingt-unième et dernier mémoire. Je vous engage à le lire tout entier. La vérité triomphe tôt ou tard de l'imposture.

Vous n'avez pas donné l'ordre, le 18 Juin, au général Clarke, de vous faire mon rapport. Le 2 Juillet, vous avez appris que j'étois à Londres, occupé à vous démasquer. Vous avez dicté à votre secrétaire ce que vous avez cru pouvoir me nuire, et vous l'avez fait signer par le général Clarke. Tout le monde sait que tous vos ministres, sans en excepter le général Berthier, ne sont que des marionnettes.

Après avoir racheté mon congé du régiment de colonel-général dragons, je fus choisi pour être gouverneur d'un jeune seigneur le comte de Verduzan, auprès duquel je suis resté pendant trois ans. En 1790, j'acceptai la place de professeur de mathématiques à l'école royale militaire de Sorèze, où je fus en outre chargé des trois fils du prince de Béthune, comme leur précepteur spécial.

Parti pour l'armée du Nord, en 1792, j'assistai aux premiers combats comme volontaire. Je fus appelé à Châlons, à l'école d'artillerie, en qualité d'aspirant. La prise de Verdun, et l'approche du Roi de Prusse firent lever un bataillon dont je fus nommé adjudant-major, et où M. Demarsais, aujourd'hui colonel d'artillerie, fut obligé de servir comme volontaire. Cet officier vous attestera ce fait dont vous paraissez douter.

Les compagnies franches ont toujours été assimilées à la troupe de ligne. Les officiers étoient nom-

més par le gouvernement, et non pas, comme vous le dites, à la pluralité des voix.

Le général Houchard, commandant l'armée de la Moselle, avoit un neveu à placer. Ma compagnie étoit très-belle. On renvoyoit les nobles de l'armée. Houchard prétendit que j'étois le fils du comte de Sarrazin, émigré, qui avoit été son colonel, et que je lui ressemblois parfaitement. J'eus beau dire que j'étois le fils d'un paysan, je fus obligé de servir comme simple soldat à l'armée de la Vendée.

Choisi par le général Marceau pour son secrétaire, en Novembre, 1793, je mis au net les notes du général Kléber, son intime ami, sur le siège de Mayence et la guerre de la Vendée. Je commençai, sous la direction de ces deux généraux, mon ouvrage : *Instruction pour les troupes en campagne.*

Ayant suivi le général Marceau à l'armée de Flandres, en Avril, 1794, j'assistai à la bataille de Fleurus qui fut gagnée, ainsi que je le prouve dans mes notes, par la fermeté et le coup-d'œil du général Soult.

Nommé officier au corps du génie, je fus chargé, par le général Jourdan, d'opérer la jonction de l'armée de Sambre et Meuse avec l'armée de la Moselle. A l'attaque de Coblenz, je réussis à enlever les redoutes qui couvroient le pont de la Moselle.

Nommé adjudant général, chef de bataillon au siège de Maestricht, et chef de brigade au blocus

de Luxembourg, je fus chargé d'escorter jusque sur le Rhin la garnison de cette place avec le maréchal Bender, âgé de 84 ans, qui voulut bien se louer des attentions de son conducteur.

Employé à la gauche de l'armée avec le général Kléber, je fus chargé des préparatifs du premier passage du Rhin, effectué en Septembre, 1795. L'armée se porta sur le Mein. Elle en fut chassée par le général Clairfayt, qui ensuite força les lignes de Mayence.

Je fis avec l'aile droite de l'armée la campagne du Hundsruck. Chef de l'état-major du général Bernadotte, je fis la campagne d'Allemagne, où le prince Charles battit Jourdan, et l'obligea de se retirer sur le Rhin en Août, 1796. A cette époque le général Moreau effectuoit sa retraite si justement célèbre, et vous faisiez votre première campagne d'Italie.

La division de Bernadotte partit de Coblenz en Décembre, 1796, et rejoignit votre armée en Mars, 1797. Nommé colonel du 14^{ème}. régiment de dragons, j'ai fait la campagne de Vienne en cette qualité. Rappelé par le général Bernadotte pour être son chef d'état major après les préliminaires de *Léoben*, vous me confiâtes la mission de rendre ces honneurs dûs aux plénipotentiaires pour le traité de Campo-Formio, le comte de Cobenzel, le marquis de Gallo, le comte de Merfeld, et le général Clarke.

Vous me témoignâtes être très-satisfait du manuscrit copie de *mon instruction pour les troupes en*

campagne, que je vous remis à Passériano, en Juillet, 1797.

Désigné pour faire partie de l'ambassade de Vienne, et venu à Paris pour une mission diplomatique, vous m'accueillîtes très-bien, et vous me proposâtes de vous suivre en Egypte. Sur mon refus de quitter Bernadotte, vous dites au directoire, *qu'une république ne doit pas avoir des gentils-hommes d'ambassade*, et je fus envoyé à l'armée d'Angleterre, commandée par le général Desaix.

Fait prisonnier en Irlande et rentré en France, je fus employé à l'armée d'Italie. Le général Joubert m'envoya avec huit bataillons à l'armée de Rome, commandée par le général Championnet, et ensuite par le général Macdonald. Après la retraite de Naples, cette armée se réunit à Genève avec l'armée d'Italie, commandée par le général Moreau. Le gouvernement m'envoya des lettres de service pour l'armée de Suisse, commandée par le général Massena.

A mon passage à Paris, le général Bernadotte, alors ministre, me confia le bureau du mouvement des troupes du département de la guerre, et ensuite celui des nominations.

Vous étiez encore en Egypte; on vouloit déjà nommer trois consuls et culbuter la directoire; on désignoit Jourdan, Augereau et Bernadotte; j'étois nommé ministre de la guerre. Sur l'avis que m'en donna Bernadotte et croyant, que mon amitié pour lui m'imposoit l'obligation de le sortir d'un si mau-

vais pas, je prévins de tout ce qui se passoit les directeurs Sieyès et Barras qui déjouèrent les plans des jacobins.

Le directoire, pour reconnoître mon zèle, me nomma ambassadeur en Hollande. Attaché par goût au métier des armes, je refusai d'accepter cet emploi.

A votre retour d'Egypte, vous me reçûtes avec transports. Vous me dîtes de ne point donner ma démission, et que sous peu, vous me nommeriez général de division. Je fus votre collaborateur au 18 Brumaire, Novembre, 1799. Bernadotte qui avoit refusé de vous seconder, et qui avoit voulu vous passer son épée au travers du corps, lorsque vous lui fîtes part de vos projets, s'étoit réfugié à ma campagne près de Paris. Vous me chargeâtes de le voir, de le calmer, et de le ramener à ses véritables intérêts. Souvenez-vous, que c'est à cette époque que je vous offris, ainsi qu'à madame Bonaparte, et à presque toute votre famille, de riches camés, qui furent acceptés avec plaisir. Ma délicatesse m'auroit à jamais fermé la bouche sur cette circonstance, si par votre rapport infâme vous ne m'aviez imposé l'obligation de faire connoître mes rapports d'amitié avec vous.

Employé en Décembre, 1799, à l'armée du Rhin, commandée par le général Moreau, j'eus le commandement de la division du général Ney, absent par congé.

Le général Bernadotte avant eu le comman-

dement de l'armée des côtes, vous me donnâtes l'ordre en Avril, 1800, de me rendre auprès de ce général qui me confia le commandement du camp de Saint Renan, près de Brest. J'avois parmi les troupes sous mes ordres deux mille Espagnols débarqués de la flotte de l'amiral Gravina qui étoit en rade de Brest.

En Août, 1800, le général Murat eut le commandement de dix mille grenadiers réunis au camp d'Amiens. Vous m'avez ordonné de m'y rendre pour les faire manœuvrer, le général Murat étant incapable de suivre leur instruction. En Octobre, on voulut brûler l'opéra et vous assassiner à la faveur du tumulte. Dans trente heures, je fis trente lieues avec les grenadiers. Vous fûtes aussi étonné que satisfait de tant de célérité. Murat étoit avec vous à Paris.

Vous avez fait manœuvrer près de Versailles. Vous m'avez fait tant de complimens, que j'en ai été tout confus. Il y avoit à votre suite au moins soixante généraux. Il est vrai que les grenadiers de marine, qui n'étoient arrivés que depuis vingt jours, ont manœuvré comme de vieilles troupes.

Pendant notre séjour à Versailles, je suis venu souvent vous garder à la Malmaison. Vous n'avez pas oublié l'anecdote de l'échelle trouvée de bout contre les fenêtres de votre appartement. Il en est question dans mes notes.

Parti avec les grenadiers pour l'armée d'Italie, on fut étonné de la belle tenue de mes troupes après une

marche dans les Alpes en Décembre, 1800, au milieu de l'hiver. Je les fis manœuvrer devant le général Murat, sur la grande place de Milan. J'eus la franchise de répondre aux éloges qui me furent faits à ce sujet, que *c'étoit le résultat de six mois de fatigue*. Murat, animé par la plus basse jalousie, me dit, très en colère, *demain je te donnerai de quoi te fatiguer pendant six autres mois*. En effet, il me sortit les grenadiers, et il me donna deux régimens de recrues. Je réclamai contre cet acte arbitraire, mais inutilement. Je parlai à Murat comme à mon ancien camarade de collège, en présence de ses deux aides-de-camp, les colonels Lagrange et Beaumont. Il fit le sourd, comme cela lui étoit déjà arrivé en Egypte avec le général Lannes, à la connoissance de toute l'armée.

Je rentrai en France avec un certificat de maladie. J'étois à ma campagne depuis un mois, quand le général Berthier m'écrivit d'y attendre de nouveaux ordres.

Vous m'avez réformé : vous avez bien fait. J'aurois dû obéir, réclamer auprès de vous, et attendre votre décision. Cette faute, la seule que vous puissiez me reprocher dans toute ma carrière militaire, a été occasionnée par la persuasion que vous m'aviez donnée, que vous me préfériez à Murat, abstraction faite à la parenté.

Je n'ai pas demandé ma démission. Je n'ai dénoncé personne. Ma conduite étoit franche et loyale, et non pas tortueuse ni équivoque. Vous

avez voulu excuser la conduite injuste et lâche de votre beau-frère. Vous avez employé un moyen bien bas. S'il y avoit eu une dénonciation, vous n'auriez pas manqué d'en citer la date, et de nommer les personnes dénoncées. Le mensonge est un signe caractéristique de décadence. Vous verrez dans mes notes que ce n'est pas votre coup d'essai.

J'ai employé le temps de ma réforme, qui a duré seize mois, à étudier mes auteurs militaires. J'ai fourni beaucoup d'articles à l'éditeur du *Guide du jeune militaire*. J'ai signé pour votre consulat à vie. J'ai demandé à passer au service de Hollande, vous m'y avez autorisé. Lorsque je me suis présenté chez l'ambassadeur Schimmelpennink, à Paris, il m'a été facile de reconnoître, à son embarras, que vous lui aviez ordonné de me répondre *qu'il alloit écrire à son gouvernement, et que ça seroit très-long*. Le général Bernadotte peut vous raconter une scène assez piquante vous concernant, qui a eu lieu entre lui et moi, relativement à cette autorisation. Au surplus, vous la trouverez dans mes notes.

Quand je partis pour l'armée de Saint Domingue, le général Berthier m'assura que j'y trouverois mon brevet de général de division. Le général Rochambeau, à qui je fis la demande, s'amusa beaucoup de ma crédulité.

J'ai signé votre nomination d'empereur. J'étois un des généraux présens lorsque Murat vous fit son discours de proclamation, aux Thuilleries. Je me souviens très-bien de tout ce que vous dirent les

généraux Massena, Augerau, Macdonald, Bernadotte, etc. ainsi que de vos réponses. Vous les trouverez très - exactement rapportées dans mes notes.

Je n'ai jamais demandé à servir avec Augereau. J'avois de fortes raisons pour détester cet homme qui déshonore l'habit de général, et dont l'ignorance crasse, et l'amour de pillage ont toujours fait un véritable chef de brigands. Rappelez-vous que je vous fus demandé par le général Bernadotte pour être son chef d'état-major à l'armée d'Hanovre. Vous lui répondîtes en ma présence : *Le général Sarrazin est allé en Irlande ; je veux qu'il y retourne.* Il est possible que j'y retourne, mais ce sera pour avertir les braves Irlandais de rester fidèles à leur gouvernement, et de se tenir en garde contre vos perfides suggestions, afin d'éviter le malheureux sort de la France, dont vous avez eu la barbare adresse de faire une vaste prison.

Ce que vous dites de ma conduite à l'armée de Brest, est de la dernière inconséquence. Qu'elle apparence que vous m'eussiez laissé à cette armée, si j'avois accusé quarante généraux et quarante administrateurs de terre et de mer, qui se trouvoient alors réunis dans cette place ! Le général Lamarque qui est à l'armée de Naples, vous dira, qui a manqué de courage, de moi, ou de l'auteur du faux bruit, dont vous parlez. Vos espions sont connus. Il y en avoit deux à l'armée de Brest ; ils m'ont insinué souvent d'envoyer mes mémoires

au ministre de la police générale. J'ai correspondu avec vous pour le bien-être de mes troupes, et pour le bien du service, comme les généraux Prussiens avec le grand Frédéric.

Puisque vous avez parlé de ce mémoire, vous auriez dû parler des autres, et surtout, de mon discours du 11 Frimaire, qui est l'analyse *de ce que vous avez fait de bien*. J'y parle chaudement contre le gouvernement Anglois, mais j'y parle trop favorablement, selon vous, de la nation que j'appelle *brave et vertueuse*, et surtout de la constitution Angloise que je nomme *sage et immortelle* . . . Vous n'en avez pas parlé, parce que vous savez que tout ce qu'on dit contre un gouvernement, est une formule en tems de guerre, tandis que l'éloge d'un peuple ennemi, ne peut être que l'expression du cœur.

Je n'ai point en dispute avec le général Heudelet. Vous avez été fâché que j'aye écrit au roi de Prusse, le 23 Juin, 1806, trois mois avant la bataille d'Iéna. Ce monarque, à qui j'avois envoyé mon discours du 11 Frimaire, daigna me répondre, de sa main, le 3 Juillet suivant. Vous avez soupçonné mes liaisons avec le prince Louis de Wurtemberg, général au service de Russie, et oncle de l'empereur Alexandre. J'ai logé avec ce prince pendant trois mois au château de Weilbourg, chez le prince de Nassau son beau-frère. Je commandois la seconde division du corps d'Augereau. En Allemagne comme à Brest, je vous ai fait connoître les pillards

et les voleurs, dont la conduite, qui étoit hors de mon ressort, étoit également contraire au bien-être de mes troupes, et à la justice due aux habitans des pays soumis à mon commandement.

Employé en Octobre, 1806, dans la vingt-quatrième division, sous les ordres du général Chambarlhac, j'ai commandé le département de l'Escaut à Gand. Le préfet étoit un voleur. Vous l'avez destitué.

En Juin 1807, vous m'avez employé à l'armée d'Anvers, commandée par le général Férino. J'avois sous mes ordres, le jeune prince de Hohenzollern Sigmaringen avec son régiment.

En Août, de la même année, vous m'avez employé dans la 16^{ème}. division militaire, commandée par le général Morlot, et ensuite par le général Vandamme. J'ai dû m'opposer à l'injustice du préfet M. Chauvelin, ancien ambassadeur à Londres, qui faisoit partir le double de conscrits, que n'en devoit le département. Vous m'avez changé, et vous avez maintenu ce fonctionnaire à Bruges, département de la Lys, contre l'avis du général Vandamme, commandant la 16^{ème}. division. Le général Chambarlhac n'a jamais commandé la 16^{ème}. division. Le public n'a pu excuser les faussetés et les absurdités de votre rapport, qu'en les attribuant au dérangement qu'a dû vous occasionner la catastrophe du 1^{er}. Juillet, chez l'ambassadeur d'Autriche, ce qui vient à l'appui de mon opinion que le rapport est du 2 Juillet.

Relégué dans l'île de Cadzand, j'ai commencé à vous haïr *. Tout ce que j'ai fait, a été par attachement pour les troupes. J'ai placé l'hôpital dans une maison vide. On s'en est plaint, et d'après cette seule raison, vous m'avez envoyé au camp de Boulogne, où j'ai resté pendant quinze mois. Vous

* *Extrait d'une lettre du général Sarrazin à Bonaparte.*

Croyez-vous bonnement, qu'en France comme à Londres, on sera votre dupe relativement à la lettre de madame Sarrazin ? Dès que vous avez su mon départ de Boulogne, vous avez ordonné, par le télégraphe, au général Vandamme de l'attribuer à folie. Vous avez appris qu'on ne faisoit que rire de ce stratagème ridicule, et qu'on s'apercevoit à Londres que j'ai toute ma tête à moi, et surtout une mémoire assez heureuse. Pourquoi datez-vous la lettre de Basle, lorsque madame Sarrazin est à Coire ? La lettre de madame Sarrazin est de votre fabrique, comme le rapport du général Clarke. Son sort, ainsi que celui de mon fils, sont assurés pour le reste de leurs jours. Bientôt vous apprendrez que je ne suis pas fou, et je ne pense pas que vous soyez encore tenté de réitérer cette accusation, crainte de vous faire croire vous-même un peu timbré. Toute les sottises que vous faites publier contre moi sont en Angleterre, comme en France, des recommandations de la plus haute importance. Je vous dispense de toute obligation sur ce que je publierai sur votre compte. J'ai mis de côté toute rancune. Vous y verrez la vérité toute entière, comme vous avez dû la remarquer dans la correspondance que j'ai eue avec vous depuis l'armée d'Italie. Je vous defie de me prouver que je vous aye jamais dit ou écrit le plus petit mensonge. Sachez que quand on dit la vérité, on est bien fort, surtout en Angleterre. *(Cette lettre a été insérée ici en conséquence d'une lettre réelle ou prétendue, adressée par Madame Sarrazin, au Général Vandamme, et publiée dans les papiers Anglois, pendant l'impression de cette réponse.)*

aviez des raisons secrètes, qui seront connues plus tard. Je les ai lues dans vos yeux à votre revue du 25 Mai, à Boulogne. Fouché n'a pas voulu me faire arrêter, parce que vous n'aviez que des soupçons. *Fous l'avez envoyé se promener à Rome, et vous l'avez remplacé par Savary, homme aussi prêt et aussi adroit à exécuter tous vos ordres, comme il l'a été pour étrangler Pichegru.* Si j'étois resté encore vingt quatre heures à Boulogne, convenez que je serois dans un cachot à Vincennes, ou dans les fossés de ce château, avec le trop infortuné duc d'Enghien !!!

*Copie d'une lettre du Général Sarrazin, à son oncle Mr. Fisher.
négociant à Leeds.*

Mon très-honoré oncle,

La lettre attribuée à Madame Sarrazin ayant dû vous alarmer, je m'empresse de vous écrire pour vous rassurer sur le sort de mon épouse.

Avant mon départ de Boulogne, j'ai pris soin d'assurer son existence *d'une manière solide*, et j'ai envoyé un an d'avance. Je ne puis pas vous en dire davantage pour le moment.

Madame Sarrazin a les biens de sa famille auxquels je n'ai jamais touché. Un mobilier très-conséquent, beaucoup de bijoux et autres effets précieux attestent toute la sincérité de mes soins, et de mon attachement pour elle et pour mon fils.

Bonaparte peut confisquer ce que j'ai laissé à Boulogne, je vous assure que Madame Sarrazin n'en a pas besoin.

Je défie Bonaparte de faire publier les lettres écrites à mon fils. Bonaparte veut s'emparer de cet enfant. Voilà le but de la lettre supposée, ou extorquée par la violence de ses agens à Madame Sarrazin, femme très-bonne, mais foible et timide.

J'ai vécu constamment dans la plus grande harmonie avec les généraux et les administrateurs honnêtes.

J'ai commandé ou connu tous les régimens de l'armée Française. Tous m'estiment et me sont at-

Bonaparte fait dire à ma femme que je suis fou depuis sept ans; il la fit naître en Suisse, tandis qu'il sait très-bien qu'elle est Angloise d'origine, étant née à Exeter.

Ma réponse à Bonaparte ne parôtra que le 6 Août, à cause du retard de l'impression. J'aurai soin de vous en envoyer un exemplaire. Voici un fait qui n'y est pas consigné, et qui vous donnera la clef de la haine que me porte Bonaparte.

Il y a dixans, Madame Murat me proposa de faire comme d'autres individus qui avoient renvoyé les femmes prises en pays étranger, pour épouser des Françaises. Il y eut un grand dîner, et ensuite bal. Madame Campan, Directrice (suivant le bruit public) des plaisirs de Bonaparte, s'y trouva avec plusieurs de ses nymphes les plus séduisantes. Je répondis que j'étois honnête homme, et que je gardois ma femme. A mon retour de St. Domingue, où l'on ne m'avoit envoyé que dans l'espoir que je m'y ferois enterrer, on me battit froid, et on me donna à entendre que la religion, autant que l'éducation et l'origine Angloise de Madame Sarrazin, ne permettoient pas qu'elle fût reçue à la cour. Madame Murat refusa aussi de la recevoir.

Mon épouse m'ayant témoigné le désir d'aller voir ses parens qui habitent la Suisse, et Bonaparte m'ayant donné l'ordre d'aller commander dans l'île de Cadzand, en l'appelant auprès de moi, c'eût été vouloir la sacrifier ainsi que mon fils à ce climat encore plus pestilentiel que celui de l'île de Walcheren. Dès ce moment je pris la résolution de quitter le service de Bonaparte et je fis mes arrangemens de manière à rendre leur sort indépendant du mien. Sans mon désir d'attein-

tachés. Je n'ai levé des contributions que dans le pays de Naples, par ordre du général Macdonald, pour la caisse de l'armée.

Je connois très-bien l'Allemagne, l'Italie, et la France, toutes les places fortes, et presque toutes les côtes, depuis l'Escaut jusqu'à Trieste.

Le contenu de ce rapport est garanti par quatre-

dre ce but qui a été rempli, je serois en Angleterre depuis plus d'un an.

Ce qui enrage Bonaparte contre moi, c'est de ne pas pouvoir publier que je suis un lâche ou un pillard, ou un inepte. Mes notes lui prouveront que je ne suis ni fou, ni mauvais mari.

Quoique mon beau-père n'ait pu me donner que la moitié de la dot promise, par suite des malheurs de son commerce, je n'en suis pas moins fidèle à mes engagements. La politique, ni le désir des richesses ne me feront jamais divorcer.

Comme Bonaparte fait ouvrir toutes les lettres, ma correspondance a dû être calculée en tout point; non-seulement pour ne pas donner lieu à des soupçons, mais encore pour dissiper ceux occasionnés ou par la méchanceté ou par l'indiscrétion. Je conviens que Bonaparte a autant de finesse que de cruauté. J'ai dû diriger en conséquence mes actions et mes écrits. Il en a été la dupe; et c'est le chagrin qu'il en éprouve, autant que la crainte de se voir bien mis à découvert, d'après la connoissance que j'ai depuis quinze ans de l'intérieur de sa maison, qui est la cause des bruits ridicules qu'il publie sur mon compte.

En attendant que je puisse avoir le plaisir de vous voir, ainsi que votre famille, je vous prie d'agréer l'hommage de mon sincère dévouement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) SARRAZIN.

vingt-quatre pièces officielles déposées au ministère des affaires étrangères à Londres. Je me borne à l'appuyer de quinze, prises à différentes époques. Les autres, signées par Rochambeau, Berthier, Macdonald, Bernadotte, Murat, etc. etc. seront imprimées avec mes notes, où je puis vous assurer que vous trouverez des détails très-piquans dont vous avez, avec quelque raison, presque perdu le souvenir.

En quittant la France, j'ai obéi à l'honneur. En traitant cet usage des droits de l'homme de l'odieuse dénomination de *lâche défection*, vous m'avez jugé d'après vous-même à votre départ d'Egypte.

Je vous avois prêté serment de fidélité. Vous aviez juré de gouverner avec justice. En violant le premier votre serment, vous m'avez libéré de tous mes engagemens envers vous.

Apprenez que toute l'armée vous abhorre. Sur 360 généraux qui composent l'état-major de l'armée, plus de 300 vous détestent. Environ 40 que vous avez gorgés d'or, et dont une demi-douzaine vous ont imité, en renonçant à leurs premières femmes, vous paroissent attachés. Leur concours n'empêchera pas que vous ne soyez livré à toute la vengeance nationale.

A la première occasion favorable, et cette époque n'est pas éloignée, l'armée entière, et toute la France vous prouveront qu'*on n'est pas impunément parjure pour devenir tyran*.

Je finis, en vous disant ce qu'adressa le tribun

Flavius à Néron : *Nec tibi quisquam militum fidelior fuit, quandiu amari meruisti ; odisse cepi quando injustus erga commilitones, tyrannus Galliæ, incendiarius hispaniæ, &c. &c. &c. extitisti.*

SARRAZIN.

EXTRAITS DE LETTRES

adressées à Sarrazin.

Le Général Marceau à Sarrazin.

Rennes, le 19 Pluviose, an II.

(Février, 1794.)

JE pars demain pour Paris. Je vous envoie l'ordre de vous rendre à Chartres ; mon frère s'y trouvera pour vous installer. Enfin, mon cher Sarrazin, nous serons bientôt réunis, et ce sera pour ne plus nous quitter de sitôt. Faites pour le mieux. Concertez-vous avec le général Kléber, et partez le plutôt que vous pourrez. Adieu, portez-vous bien, et comptez sur mon amitié. (Signé) MARCEAU.

Gillet, Représentant du Peuple près l'armée de Sambre et Meuse.

Au Quartier-Général à Pectersheim, près
Maestrecht, le 6 Brum. an III. (Oct. 1794.)

VOULANT reconnoître la bravoure et les talens militaires que le citoyen Sarrazin, adjoint au corps du

génie, a montrés, dans différentes expédition, dans lesquelles il a été employé par le général Marceau, notamment dans l'expédition de Coblenz, le nomme adjudant-général, chef de bataillon, à la place de l'adjudant-général Klein, promu au grade de général de brigade.

(Signé) GILLET.

COMITÉ DE SALUT PUBLIC.—SECTION DE LA GUERRE.

Extrait du registre des arrêtés du comité de salut public de la convention nationale, du 18 Brumaire, l'an III. (Novembre, 1794.)

Le comité de salut public arrête que Sarrazin, adjoint aux officiers du génie, est nommé adjudant général, chef de bataillon à l'armée de Sambre et Meuse.

Les membres du comité de salut public,

(Signé) DELMAS, CARNOT, FOURCROY,
MERLIN DE DOUAI, CAMBACERÈS,
GUYTON ET RICHARD.

*Le Général de Division Kléber à l'Adjudant
Général Sarrazin.*

Cologne, le 25 Brumaire.
(Nov. 1794.)

VENEZ me voir, mon cher Sarrazin, venez le plus tôt possible. Vos occupations ne doivent pas être grandes à Bonn, vous n'y avez pas de comtesse, et vous n'aimez pas la chasse. Apportez avec vous les notes de la Vendée.

(Signé) KLÉBER.

*Le Général Bernadotte à l'Adjudant-Général
Sarrazin.*

Paris, 18 Fructidor, an V.
(Septembre, 1797.)

JE t'écris à la hâte, mon cher Sarrazin, pour te prévenir qu'une nouvelle conspiration royale alloit éclater sans la prévoyance de la majorité du directoire, qui touchoit à l'instant d'être égorgé. Pichegru, Villot, Villaret, Joyeuse, Rovère sont arrêtés. - -

- - - - -
Tout va à merveille. Le directoire a proclamé peine de mort contre quiconque crierait : *vive le Roi, ou la constitution de 93*: Ceci prouve la sagesse et la justice des mesures prises. Tout le peuple crie : *vive la république*, et moi aussi. Ton ami,

(Signé) BERNADOTTE.

Vienne, ce 7 Ventose an VI.
(Mars, 1798.)

JE suis à attendre depuis bien long-temps de tes nouvelles, mon cher Sarrazin. Tu sais de quoi nous étions convenus. Tu devois me donner différentes notions à ton arrivée à Paris.....

Je suis bien fâché que tu ne puisse pas être de l'ambassade. Amitié franche.

(Signé) BERNADOTTE.

*Macdonald, Général en chef de l'armée de Naples,
au Général de brigade Sarrazin.*

Gènes, le 29 Messidor, an VII.
(Juillet, 1798.)

C'EST avec regret, mon cher général, que je vois que l'armée sera privée de vos services pendant quelque temps ; jamais cependant la république n'a eu autant besoin de bons officiers dans ses armées, et vous êtes un de ceux qui s'y distinguent le plus. Hâtez donc la guérison de la blessure honorable que vous avez reçue le 30 Prairial, et revenez parmi des camarades qui vous estiment autant qu'ils savent apprécier vos talens militaires. Salut et amitié.

(Signé) MACDONALD.

Paris, le 10 Fructidor an VII,
(Août, 1799.)

Département de la guerre.—Secrétariat.

Le ministre de la guerre charge le général de Brigade Sarrazin, de surveiller supérieurement le bureau du mouvement du département de la guerre.

(Signé) BERNADOTTE.

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE PARIS.

le 20 Fructidor, an VIII.
(Septembre, 1800.)

Joachim Murat, lieutenant-général, commandant en chef un camp de grenadiers, au général de brigade, Sarrazin.

J'ai reçu, mon cher général, ta lettre du 16 courant. J'en ai donné connoissance au premier consul. Il est ainsi que moi, on ne peut plus satisfait de ton zèle à soigner l'instruction du soldat, Je t'invite à mettre à l'ordre du jour, que je suis très-content de la bonne tenue, et de l'ordre qui règnent au camp. Incessamment j'aurai le plaisir de le leur dire de vive voix, salut amical.

(Signé) MURAT.

Le ministre de la guerre, au général Sarrazin.

Paris, le 28 Frimaire, an IX.
(Décembre, 1800.)

QUOIQUE j'aie dû blâmer, mon cher général, la manière dont vous avez fait enlever les souliers, si nécessaires à vos troupes, j'approuve et j'aurois fait comme vous en agissant comme général. Je suis fâché même que vous ayez cru devoir vous justifier.

Je sais, ainsi que le premier consul, combien vous méritez et de confiance et d'éloge dans votre manière de servir.

Recevez l'assurance du plus véritable attachement.

(Signé) ALEXANDRE BERTHIER.

Le général en chef, au général Sarrazin.

Au quartier général du Port-au-Prince,
le 19 Germinal, an XI. (Avril 1803.)

J'ai l'honneur de répondre, général, à la demande que vous me faites de retourner en France. Je ne m'y oppose pas ; mais ce sera avec regret que j'y consentirai. La position de la colonie où vous servez si bien dans cette guerre pénible et dif-

ficile, motive le désir que j'aurois de vous conserver, à l'armée de Saint Domingue.

J'ai l'honneur d'être,

(Signé) **ROCHAMBEAU.**

*PARADE, chef d'administration, sous-préfet colonial,
au général Sarrazin*

Au Port-au-Prince, le 29

Thermidor, an XI. (Août, 1803.)

C'EST avec regret, citoyen général, que je vous vois quitter cette colonie. Vos dispositions bienveillantes en faveur des habitans, et les soins que je vous ai vu apporter pour alléger le poids de leurs infortunes, vous assurent à jamais leur reconnaissance. En mon particulier, agréez l'hommage dû à votre dévouement, et les sentimens d'estime et de la respectueuse considération que vous m'avez inspirés.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement,

(Signé) **PARADE.**

Le général Vandamme au général Sarrazin.

Au quartier-général de Boulogne,

le 20 Novembre 1808.

UNE lettre de son excellence, le ministre de la guerre, m'apprend aujourd'hui que vous êtes rem-

placé dans le commandement du département de la Lys. Cette nouvelle m'a vraiment affligé. Tout en éprouvant une peine très-vive, en reconnoissant même que les intrigues et les sourdes menées de vos ennemis ont coopéré à déterminer cette nouvelle disposition, je dois vous répéter que je regarde l'île de Cadzand comme une poste très-important.

Je vous engage donc beaucoup à ne pas vous laisser aigrir par ces circonstances, quelque contrariantes qu'elles soient pour vous. J'espère que vous rentrerez incessamment dans la 1^{re} division. Vous m'y trouverez toujours prêt à vous donner des preuves du sincère attachement que je vous ai voué.

Le général commandant en chef le camp de Boulogne et la 16^{ème} division militaire,

(Signé) VANDAMME.

Au quartier-général d'Hedenheim,
le 8 Avril, 1809.

J'AI long-tems attendu votre réponse à la lettre que je vous avois écrite. Elle m'est enfin parvenue, mais trop tard. J'aurois pu, pendant le séjour que j'ai fait à Paris, vous demander à Sa M. I. et R. pour mon chef d'état major. Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt votre intention. Il m'eût été infiniment agréable de vous avoir auprès de moi.

Je vous invite à voir souvent Mr. l'Amiral La-

crosse ; c'est un de mes bons amis, et j'apprendrai avec grand plaisir que vous avez des relations avec lui.

Le général commandant en chef des troupes de Sa Majesté le Roi de Wurtemberg,

(Signé) VANDAMME.

Le général de division Saint Sulpice, Comte de l'Empire, colonel des dragons de la garde impériale, au général Sarrazin.

Paris, le 26 Janvier, 1810.

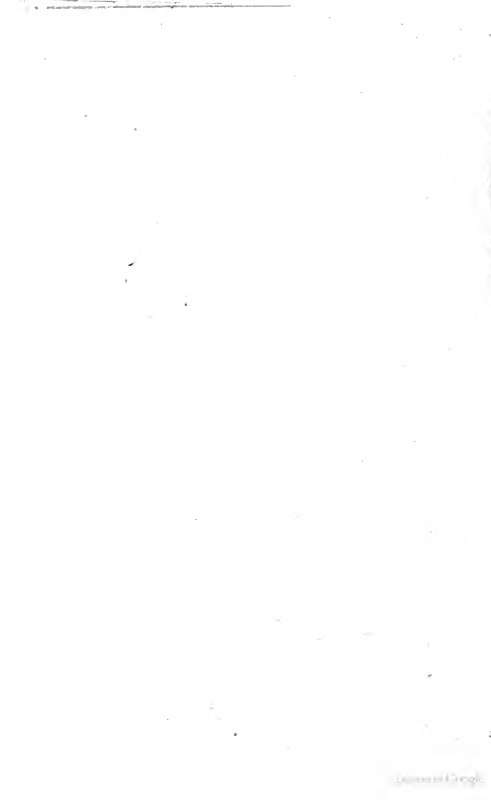
J'ai reçu, mon général, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis bien fâché de ne pas vous savoir employé selon vos goûts et vos moyens. Il faut espérer un meilleur avenir ; car sûrement sa majesté, qui a toujours de la bienveillance pour les braves militaires, finira par vous rendre justice. De la patience, mon général, et surtout un peu de philosophie. Dans ce monde il faut souvent de l'une, ainsi que de l'autre. Agréez, mon général, l'assurance, etc.

Votre Camarade,

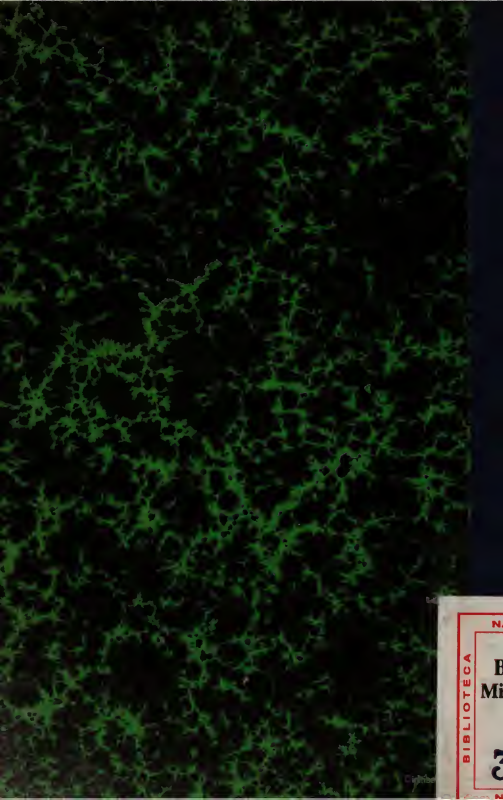
(Signé) SAINT SULPICE.

FIN. 678463

360







BIBLIOTECA

Na
B
Mi

3